

Alain Guyard

NATCHAVE



le dilettante

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

La Soudure, 2015

33 leçons de philosophie par et pour les mauvais garçons, 2013

La Zonzon, 2011

Alain Guyard

Natchave

le dilettante
7, place de l'Odéon
Paris 6^e

En 1re de couverture : photo de Charles Commessy /

Nomades sur la route de Paris (5Fi455)

© Archives départementales de l'Oise.

En 4e de couverture : photo de François deVaux deFoletier /

Stationnement interdit aux nomades au-delà de 48 heures

© Médiathèque Matéo-Maximoff.

© le dilettante, 2018

ISBN 978-2-84263-960-0

*À mes copains,
Jojo Weitzmann, fils du vent,
et Johnny King, évadé du bagné de l'île du Diable.*

natchaver v. i. ou **se natchaver** v. pr. 1. S'en aller, partir : « Mon gérant m'a affranchi qu'Ali s'était natchavé avec le môme » (Le Breton, *Du rififi chez les hommes*). – 2. S'évader. Étym. *du romani natchav, je pars* (v. adja).

Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével et Christian Leclère,
Dictionnaire de l'argot français et de ses origines, Larousse

1. Philosopher sur son cul?

En argot, les vieilles godasses s'appellent des *philosophes* (*Mauvais souliers que les voleurs achètent quinze ou vingt sols lorsqu'ils sortent de prison*, précise Vidocq)... Du temps de Vidocq, en effet, les prisonniers portaient un uniforme, le droguet, et une paire de sabots. Lorsqu'ils étaient rendus à la vie civile, les plus pauvres d'entre eux devaient reprendre la route les pieds nus. Il leur fallait donc une paire de chaussures pour retourner à leurs activités criminelles. La philosophie s'adresse donc principalement aux gredins, mais elle les met en garde : on commence à être philosophe par les pieds, et l'on avance en sagesse et en crapulerie à condition d'avoir les semelles qui bâillent...

Socrate n'a guère l'allure d'un chemineau ou d'un trimardeur. On l'imagine mal roulant au gré des routes et des chemins, puis s'arrêtant avant la nuit pour s'établir dans un campement de caravanes, voire au revers d'un fossé. Cette rêverie-là ne résiste guère à la réputation du premier des philosophes, rationaliste austère, défenseur de la vérité et mort en martyr pour elle. Qu'est-ce qu'un digne citoyen de la ville d'Athènes, de surcroît illustre inventeur de la philosophie,

aurait en commun avec les romanichels, maraudeurs et autres vagabonds de tout poil? Et d'ailleurs, la vie de Socrate, telle qu'on la raconte, sert à merveille le portrait du philosophe casanier : elle est d'un ennui abyssal. Nulle place pour la bohème, l'errance sans feu ni lieu ou les tribulations en roulotte. Socrate dans ses œuvres? On se le représente presque toujours trônant sur l'agora. Le bonhomme tue le temps devant l'échoppe de son ami Simon le cordonnier, devisant parmi ses concitoyens. Figure de notable très « III^e République », il palabre sur les affaires de la cité, du juste et de l'injuste, se méfie des emportements de la passion ou des virtuosités des rhéteurs et des sophistes. Son bon gros sens pondère les avis, rectifie les erreurs, use de la raison pour démasquer les beaux parleurs et les faux savants. Rayon d'action de sa pensée? La place du centre-ville un jour de marché, – deux cents mètres à la jauge haute. Quand l'esprit d'aventure ébouriffe sa calvitie, Socrate trotte jusqu'au gymnase, fait un petit tour à l'assemblée populaire. On l'a vu même, un jour sur le port, blablater avec Gorgias, qui essayait de le convaincre d'aller à l'hippodrome – en vain. Parfois il quitte l'espace public et les lieux communs, pour s'aventurer dans un banquet chez un particulier. C'est à un pâté de maisons plus loin. Il converse, continue de tempérer les passions, réfute aimablement les convives. Et s'il s'alcoolise volontiers avec ses pairs, jamais il ne s'enivre. Et puis, sans tituber, il s'en retourne chez sa femme, laquelle, comme de bien entendu, est une mégère acariâtre. L'histoire ne précise pas s'il se fait engueuler par sa bourgeoise, mais un petit maître flamand du xvii^e, Blumenthal, ne s'est pas gêné pour dépeindre notre mauvais coucheur recevant le contenu du pot de chambre balancé par la matrone... Il ne manque à ce bon bourgeois des temps antiques que le confort douillet d'un pavillon de province, la pipe et le chien assis au pied du

fauteuil. Il voterait gentiment centriste et grognonnerait contre la hausse des impôts fonciers qu'on n'en serait guère étonné. Les nouveaux élèves ont donc raison de redouter le cours de philosophie : comment celui-ci pourrait-il être passionnant, attendu que la philosophie est née dans l'ennui cotonneux d'un gros bourg où des barbons boivent l'apéritif en terrasse loin de leurs rombières tout en commentant la politique locale.

Une enquête un peu plus poussée confirme, hélas ! l'intuition. Socrate aime sa bonne ville d'Athènes et ne la quitte guère. Battre la campagne ? Très peu pour lui ! Dans *Phèdre*, Platon le décrit en train de s'aventurer un peu en dehors des murs de la cité. Exploit incroyable ! Mais c'est bien vite pour s'allonger à l'ombre d'un platane, au bord d'un petit ruisseau, s'y déchausser et faire trempette du bout des petons. Rien d'autre ? Nulle autre excursion ? Ah ! J'oubliais. Il a fait l'armée, comme tout épais philistin qui se respecte. Trois campagnes militaires pour être précis, dans l'infanterie lourde. Et il a bien fallu qu'il quitte sa chaumine, son dragon d'épouse et ses pantoufles. Mais l'honneur est sauf car, si Socrate a quitté sa ville et sa patrie, c'est pour mieux les défendre. Il reste donc à jamais un *sédentaire*, et s'il s'aventure sur les sentes et les chemins tortueux, c'est pour mieux revenir à son chez-soi et chérir son intérieur. D'ailleurs, on raconte qu'il allait et venait pieds nus. On a admiré la noblesse de cette simplicité rustique. Elle signale, croit-on, la modestie du sage et son train de vie ascétique. On devrait y regarder à deux fois. Si Socrate ne veut pas de chaussettes ou de sandales, c'est qu'il n'en a pas l'usage, parce qu'il ne bouge point. D'où le fait qu'il trempe ses pieds douilletts dans l'Illyssos, peut-être. On imagine mal les croquenots de Socrate. Et Diogène, toujours prompt à moquer les philosophes, qui se gaussait des pantoufles de Platon...

J'ai lâché les mots qui fâchent : Socrate est un *sédentaire* et les philosophes sont des *pantoufflards*. Dès que l'on se repense un penseur, on l'imagine toujours encoigné dans son antre comme un lapin en son terrier. Un tableau célèbre de Rembrandt figure Spinoza dans sa chambrette de Leyde, tout tassé au pied d'un immense escalier en colimaçon qui paraît l'écraser. Et Descartes? « En son poêle », dit-on, car on raconte qu'il eut les premières intuitions de sa méthode, sa *mathèse universelle*, dans une pièce modeste chauffée au bois. Montaigne? Sous les poutres gravées de son cabinet; parfois à son bureau, à la mairie de Bordeaux. Sade? Dans le boudoir, bien sûr! Tout ce petit monde ne paraît guère bouger. On me rapportera le cas épineux d'Aristote, le péripatéticien, mais c'est oublier que *peripatein*, c'est d'abord discourir, c'est-à-dire passer d'un point à l'autre au fil d'une pensée qui se déploie un peu dans tous les sens (et les lecteurs de sa très confuse et bavarde *Éthique à Nicomaque* savent de quoi je parle). Aristote n'entreprenait pas d'autres balades que dans le plan décousu de ses leçons... Dignes héritiers de Socrate, tous ces petits pères ne philosophent à leur aise que sur leur cul, protégés des agitations du monde par les volets de leurs fenêtres, les portes et les tentures de leur cabinet, un gilet de flanelle sur leur robe de nuit et un valet de pied qui somnole dans l'antichambre. Leur bibliothèque même sert moins à ranger les livres qu'à doubler les cloisons pour se protéger des avanies du monde. Tout le malheur des hommes, pronostiquait Pascal, vient de ce qu'ils ne savent pas se tenir tranquilles dans une chambre. Comprendre, *a contrario*, que, si l'homme veut atteindre l'état de sage, il doit d'abord rapetisser l'univers entier jusqu'aux limites de sa cellule, ratatiner le globe terrestre à la dimension d'une orange piquée de clous de girofle qu'on fait sécher entre les draps, ramener le cosmos

à l'espace entre le lit et le placard. Seul, peut-être, Kant osa sortir de sa chambrette et s'aventurer aux champs, mais c'était pour une promenade de métronome, chaque jour à la même heure. Les habitants de Königsberg réglèrent leur montre sur son passage. « Tiens, voilà le philosophe de 17 h 42... » Ainsi Socrate ne sort-il guère du lot. Normal : il aura même lancé la mode. À Phèdre qui l'invitait pour un petit tour dans la campagne autour des vieux murs d'Athènes, le vieux barbon lance qu'il ne voit pas l'intérêt de converser avec des arbres...

Et s'il était besoin d'une confirmation de l'enkystement du philosophe en son cabinet, il suffirait d'écouter les contes que l'on nous chante sur l'origine de la philosophie. Cette dernière est apparue miraculeusement dans la capitale hellène, sans apport étranger ni extérieur, et elle y est restée, sans aucune tentation de nomadisme spirituel. La sagesse est un produit du terroir, entre le fromage de brebis et le vin résiné. Socrate, continue-t-on de nous raconter, n'a eu ni maître ni enseignant, et il s'est éveillé à la philosophie sans le secours de personne, en restant sur place, à Athènes, entre le Cranéion et l'Acropole, au milieu des étals de vendeurs, des boutiquiers et des radotages municipaux. Faut-il que le soleil soit bon, sur les bords du Pirée pour qu'un brave bourgeois des plus ordinaires s'illumine tout seul dans les odeurs de poissonnerie et de tannerie ! Oh ! certes, vers la trentaine, il aura bien feuilleté un livre d'Anaxagore consacré au secret de l'univers, et acheté au prix modique d'une drachme. Cela arrive à des gens bien nés, avec la tête sur les épaules, d'avoir un petit serrement de cœur en songeant à l'immensité du monde. Mais Anaxagore était un physicien au petit pied. Il appartenait à cette coterie d'astronomes ayant des envolées cosmiques au soir de leur vie, entre la poire et le fromage. Ils tressaillent de la plume comme sursautent les vieux chiens dans leur sommeil. Socrate acheta donc sa prose, lut vaguement, bâilla, et le bouquin lui

sera tombé des mains. Il aura aussi survolé les leçons payantes de Prodicos, un sophiste à la mode. Socrate aura méticuleusement choisi les leçons les moins onéreuses (deux drachmes au lieu de six oboles). À un tel prix, la conversation du rhéteur devait être bon marché, c'est-à-dire d'un commerce assez superficiel. Socrate s'en moquera d'ailleurs un peu plus tard. Il aurait, en désespoir de cause, un peu suivi des cours de rhétorique chez une putain de grand style, Aspasia, et chez les joueuses de flûte aux mœurs légères. C'est en tout cas ce qu'il raconte en revenant de chez ces professionnelles. Mais nul n'était derrière la porte pour vérifier la nature des leçons de ces charmantes pédagogues en nuisette. Tout cela ne fabrique guère un philosophe, tout au plus un gogo tenté par les mystiques de grande surface, les formateurs en développement personnel et finalement poissé par des entraîneuses de lounge-bar. Alors quoi? D'où vient la sagesse socratique? Où le père de la philosophie a-t-il été chercher cette inspiration? La tradition qui n'a peur de rien et qui ose tout, enseigne que Socrate accéda tout seul à la philosophie. Génération spontanée et miraculeuse du sage qui est à lui-même la source de sa propre sagesse... Le mythe est parfait, et les hussards de la III^e République, Victor Cousin en tête, vont pouvoir le répandre dans toutes les cervelles républicaines : Socrate est un dieu laïque, auto-engendré par la seule opération de son esprit sain. Et la communauté des philosophes surenchérit sur un Socrate sans passé ni maître initiateur. On s'empresse de puiser dans le *Théétète* quelques lignes où Socrate déclare faire accoucher les idées des autres; c'est la fameuse *maïeutique*. Fils d'une sage-femme, il accouche les âmes comme sa mère accouchait les corps. On adore cette histoire, et on se la raconte de siècle en siècle. Plus précisément, on se la raconte *d'homme en homme*. Car il est plaisant, quand on est un mâle, de rappeler que Socrate est

un accoucheur supérieur qui ne se contente pas – ou ne s’abaisse pas – d’engendrer dans le domaine de la matière, comme font les bonnes femmes dans le secret du gynécée. Son obstétrique est supérieure, parce qu’elle est spirituelle. Socrate hérite du savoir-faire des femmes mais le porte à une hauteur dont les femmes elles-mêmes sont incapables. On retrouve ici le même mépris phallogratique que dans les éloges adressés au chef en cuisine ou au couturier dans les défilés de mode – un chef ou un couturier mâle, bien sûr. Car, c’est bien connu, les femmes sont des cuisinières et des couseuses depuis des millénaires ; mais il faut attendre l’arrivée des hommes en cuisine et dans les ateliers de couture pour que leur pratique obscure et quotidienne soit élevée au rang de grand art. Eh bien, voilà qu’on nous sert la même fable avec un Socrate maïeuticien reprenant l’héritage de sa mère, mais transmutant ce savoir-faire biologique et féminin un peu malhabile pour le hisser au rang suprême d’exercice masculin de délivrance spirituelle.

Le tour de passe-passe est grossier, mais il fallait s’y attendre : Socrate naît à la philosophie sans géniteur : on lui accorde donc le pouvoir miraculeux de faire enfanter les idées chez les autres. Auto-engendré et engendreur... Et la boucle est bouclée. *Socrate n’a donc pas besoin de sortir d’Athènes*, comme il n’a pas besoin de sortir de lui-même et n’a pas besoin de rencontrer qui que ce soit. Il est autosuffisant, alimente son génie tout seul. Le mouvement perpétuel, transposé du magnétisme au mouvement des idées. La Pythie du temple d’Apollon confirme : Socrate, ce petit père bedonnant aux yeux d’écrevisse, au mariage malheureux et aux vêtements à l’hygiène douteuse, Socrate, qui n’aime pas lire, va un petit peu aux putes, s’engueule avec sa femme, a été élu depuis peu au conseil municipal et n’a quitté son trou que pour faire son service militaire, Socrate, de tous les hommes, est le plus sage... Qu’aurait-il besoin de partir en voyage,

cet homme-là ? qu'aurait-il besoin de prendre la route et de s'exposer à l'étranger ? Self-made-man avant l'heure, Socrate s'est autoproduit philosophe et a produit des philosophes par fécondation spirituelle. *In vitro veritas*.

Le cosmos est parfaitement sphérique, croyaient les anciens Grecs. Au milieu figure la Terre. En son centre, les hauts murs d'Athènes dessinent une matrice parfaite. Au cœur utérin de la cité, l'agora. Et là, trônant, tel Zeus en son Olympe, un bonhomme au ventre d'une rotondité idéale, s'étant tout seul accouché pour devenir sage et s'appliquant maintenant à faire accoucher les autres. À quoi bon cheminer et s'exposer aux embûches de l'errance, quand on a tout sous la main ? Bouger, et puis quoi encore ? On a à peine fini de digérer ! Prendre la route ? Mais c'est aux routes de converger vers Socrate !

Voilà.

La fable est devenue vérité. Invention de clercs vissés à leur bureau, de curés pendus à leurs cloches de village, de fonctionnaires attachés à leur administration éducative et nationale, d'universitaires pontifiant du haut de leur chair. La caste de philosophailleurs jargonnant le cul sur leur chaise devant des rangées d'élèves assommés d'ennui a le beau rôle. Elle a réussi à faire passer Socrate pour un *demeuré*.

Quand le travail est ingrat, on a besoin d'une consolation pour continuer d'y aller. Les douaniers, gardes-frontières et autres agents de sécurité patrouillant le long des propriétés de leurs maîtres n'ont hélas pas le réconfort d'une belle histoire avec un ancêtre prestigieux. Les philosophes professionnels, si. Fonctionnaires de la pensée, payés chichement par un État qui les assigne à résidence dans des salles de cours depuis toujours, ils se persuadent, grâce à la fable de *Socrate le demeure*, qu'il y a une éthique, même pour les culs de plomb.

2. Enfance manouche

Cette fable d'un Socrate sédentaire et d'une philosophie auto-engendrée et engendrante, je n'en ai jamais voulu. Il m'a toujours fallu, à moi, l'appel de la route, le détour et l'errance, la dérive et le campement de fortune. Je ne suis bien que nulle part, et sitôt que je pose mon sac entre deux trains, deux haltes et deux voyages, c'est pour reprendre des forces avant de retourner là où me porte le chemin. La faute, sans doute, à mon enfance, passée au milieu des rabouins, bohémiens, romanichels et autres manouches.

J'ai été scolarisé dans un collège expérimental du fond de la forêt d'Othe. S'y entassaient des classes de troisième aménagées. Elles étaient essentiellement destinées à préparer les élèves à l'ennui d'une vie qui allait se partager entre le salariat et le chômage ou, si l'on veut, entre l'aliénation et le désœuvrement. On trouvait aussi dans ce même collège des « culs-de-bouteille », c'est-à-dire ces enfants d'alcooliques qui déjeunaient encore, dans les années soixante-dix, de biscottes trempées dans des bols de gnôle. Pour cette raison, un de mes petits camarades de l'époque loupait souvent son bus, mais

il coupait à travers les labours sur cinq ou six kilomètres et arrivait à temps pour dormir sur sa table en classe. Enfin, le troisième genre de clientèle que touchait l'établissement scolaire, c'étaient des petits Gitans, car le collège était installé entre trois camps de manouches. Georges Weitzman y vivait avec sa famille de ferrailleurs. C'était mon petit copain de l'époque, Jojo, bien sympathique, même si à douze ans il en paraissait déjà vingt. Je revois sa mèche noire et huileuse, ses yeux en amande, son teint olivâtre et son bon sourire. Les petits Gitans arrivaient au collège nippés en prince de la brousse, avec pantalon à pince couleur sable bien haut sur la hanche, moulant très serré les burnes, et tout dépoitraillés dans leur chemise en col pelle à tarte. Ils s'aspergeaient de pleins litrons d'Héliotrope, de chez Piver. C'était l'after-shave moitié gentiane, moitié ammoniac dont s'arrosaient tous les maquereaux des années Sardou. Nous autres, ringards présexués, nous contentions de notre piquante odeur d'aisselles enfermées dans nos sous-pulls jaune poussin. Nous ignorions qu'ils étaient gitans et eux se foutaient que nous soyons des gadjé. Simplement, nous savions qu'ils vivaient dans des caravanes au milieu des tas de ferraille, des bagnoles désossées et des bobines de fil de cuivre chouravées au télégraphe. Et parfois qu'ils recevaient les assistantes sociales au fusil de chasse, car ils étaient un petit peu sanguins avec les représentants de l'État. Un cousin de Georges était venu, une fois, en boitant, à cause d'un malheureux règlement de comptes à la hache avec son père. Enfin, à l'épINETTE. Ce qui prouve que le différend n'était pas si grave que ça.

Georges, à quatorze ans, les hormones l'ont titillé. Il m'a annoncé dans la cour de récréation qu'il avait connu l'amour.

– L'amour? j'ai demandé. Tu veux dire que t'as baisé?

– Presque, il m'a répondu en bombant le torse. Mais comme j'ai du sentiment, à la fin, je me suis retenu.

J'étais soufflé. Il n'attendait que ça pour me narrer par le détail. Je ne l'ai pas prié. Alors il a raconté. Une femme est passée en jupe et à bicyclette, le long du campement. Ça lui a pris comme un coup de sang, l'amour, à mon copain. Elle a fini dans le fossé et sous mon Jojo tout frénétique, qui lui collait un schlass bien balaise tout contre la jugulaire pour lui signifier ses sentiments. Mais, comme dit l'autre, le cœur a ses raisons que la raison ignore : il remballa sa gaule et son surin, s'excusa patement auprès de la dame, lui redressa le guidon, la mit en selle et la poussa pour la remettre en route. Il n'avait pas de lettres, mais ça ne l'empêchait pas d'avoir de l'éducation.

Son grand frère, à Georges, lorsqu'il rencontrait mon père au bistro en train de faire son tiercé, il fendait la foule des picolos pour lui serrer la paluche, avec un grand sourire jovial. C'est que mon père était le directeur de ce collège de freaks, lequel accumulait plus d'horreur sociale que toute la Seine-Saint-Denis et les quartiers nord de Marseille réunis. Il se décarcassait pour assurer la cantine à toute la smala. Il négociait en amont avec les services sociaux le versement direct des allocations à l'intendance, ce qui soulageait assez ces dames de l'assistance publique qui répugnaient à se prendre du 12 dans le cul quand elles tournaient un poil trop près des caravanes. Le frère de Georges, quand il est arrivé au collège, mangeait encore avec les doigts. Mon père l'avait pris avec lui dans le réfectoire avant l'arrivée des autres garnements pendant plusieurs semaines, afin de lui apprendre à tenir une fourchette. La mère Weitzman vénérât mon père pour cette délicatesse, mais elle refusait que ses fils aillent à la piscine en classe de gymnastique. Elle avait rédigé une lettre au prof de sport précisant que ses rejetons étaient « énergiques dans l'eau ».

Peut-être dois-je l'appel de la route à Jojo et à sa bande de cousins, frères, beaux-frères, oncles et neveux, tous confondus dans ma mémoire. Je ne veux pas dire que j'étais un familier des rabouins, mais Jean-Charles et Aline, sa femme, étaient parmi les meilleurs amis de la famille. Ils les avaient alphabétisés pendant une quinzaine d'années, ils avaient mangé le niglo avec eux et jaspinaient un peu leur jars. Jean-Charles et Aline brûlaient la chandelle par les deux bouts, dilapidant le peu de sous qu'ils grattaient en le partageant avec les gens du voyage. Ils tenaient pour eux toujours table ouverte, démorvant leurs gamins, leur filant un peu d'oseille pour la saison froide, remplissant les Caddie. Nos familles partaient en vacances en Bretagne ensemble et, par contamination douce, nous reproduisions un peu de cette ambiance bohémienne. Nous nous retrouvions à une bonne vingtaine, avec toute une tripotée de marmaille, installant les caravanes à la sauvache dans le terrain d'une espèce de manoir en granit décrépi, face à la lande battue par les vents. Les chiottes étaient au fond du jardin, dans une cabane branlante posée au milieu d'une forêt de ronciers avec des mûres grosses comme le poing et bien juteuses de toute la merde qu'on y venait débourrer. Il ne fallait pas s'aventurer sur les balcons, mités par les embruns et prompts à s'effondrer. Jean-Charles se levait à midi, buvait du cidre, déclamait des poésies à tue-tête et allait se perdre dans la bruyère toute la journée. Le vent lui soufflait entre les oreilles et lui délavait le regard. Il revenait de ses expéditions tout échevelé, l'âme éparpillée par les vents aux huit pointes de l'étoile des marins, avec quelques épluchures de sonnets avec quoi il nous mitonnait le soir un brouet rimé. Nous laissons un petit mot et une bouteille, avant de partir, à l'adresse des voleurs qui venaient débaluchonner le manoir après notre passage. Touchés par notre gratitude, ils cessèrent de déféquer sur la table de la cuisine, comme ils s'y étaient appliqués la